

Un édifice hors du commun ?

Maurice Scellès

La « maison romane » est le monument historique emblématique de Saint-Antonin. Notre association voudrait, dans la période de réflexion sur l'avenir du musée dont elle abrite encore les collections, contribuer, avec ses adhérents volontaires qui le font déjà à l'occasion des journées du patrimoine, à permettre qu'elle soit de nouveau régulièrement ouverte, en saison, à la visite du public.

Dans cette perspective, nous avons proposé à Maurice Scellès de venir faire, pour eux, une conférence, suivie d'une formation, sur la maison romane, avec son point de vue d'historien de l'art-archéologue. Il en reste le meilleur spécialiste, pour en avoir fait l'étude dans les années 1980, dans le cadre de l'inventaire général du patrimoine culturel de la France pour les cantons de Saint-Antonin et Caylus, et lui avoir consacré en 1989 un article de 75 pages publié par la Société Archéologique du Midi de la France (tome LIX des mémoires de cette société).

Ce n'est pas sans une certaine émotion que je me trouve aujourd'hui devant vous, 30 ans après ce travail sur la maison romane, qui a décidé de la suite de mes recherches, en grande partie consacrées aux maisons du Moyen Âge, et a orienté ma carrière.

Je me suis demandé comment parler de la maison romane à des habitants de Saint-Antonin, qui, d'une certaine manière, la

connaissent mieux que personne. J'ai pensé que je devais la replacer dans le contexte de la maison médiévale en général, en cherchant à savoir si elle était vraiment exceptionnelle, et si oui, en quoi.

Un mot, d'abord, sur l'histoire de son étude, qui commence au milieu du XIXe siècle avec Viollet-le-Duc, dont la restauration fait

Fig. 1. Viollet-le-Duc et son premier dessin de la maison romane



l'objet d'un travail universitaire un siècle plus tard, et qui devient le cœur de notre travail dans les années 1980, dans le cadre de l'étude des cantons de Caylus et de Saint-Antonin par le service de l'Inventaire général.

Avant Viollet-le-Duc, la maison romane était connue par les habitants comme l'ancien hôtel de ville, et, comme édifice remarquable par des érudits. Lorsqu'il arrive à Saint-Antonin en 1842, il n'a encore que 28 ans. Il représente les « monuments historiques » à Paris, et il obtiendra ainsi, non sans mal, la programmation de sa restauration. Il n'est pas encore la figure du « grand restaurateur » du XIXe siècle qu'il est ensuite devenu, mais il travaille avec une grande probité intellectuelle, qu'attestent ses carnets de notes. On y trouve notamment ses dessins, y compris de tous les chapiteaux, dont la qualité, l'exactitude et la précision impressionnent encore



Fig. 2. Saint-Antonin: hôtel de ville (en version anaglyphe) plaque négative stéréoscopique au collodion sur tamin, format 12x20 cm. Inscriptio manuscrite par Eugène Trutat sur l'enveloppe: « St Antonin: Hôtel de Ville Stéréoscope obj. simple Darlot coll. tamin». Cette photographie provient du fonds Eugène Trutat, conservé par le muséum de Toulouse

aujourd'hui, et ont, par exemple, permis à Léon Pressouyre, travaillant dans les années 1980 avec l'aide de la petite-fille de Viollet-le-Duc, de déchiffrer l'inscription qui désigne la statue de Justinien.

Sur place, il est secondé pour les travaux par des architectes locaux, Lebrun, puis Théodore Olivier, qui intervient à l'abbaye de Moissac et sur de nombreux autres monuments du Tarn-et-Garonne. Le monument présentait, d'abord, des problèmes de stabilité. Le sommet de la tour, un campanile du XVIIIe siècle, menaçait ruine. Il aborde alors la question comme le voulait la doctrine d'alors, à la recherche de l'état idéal du projet « initial », non de la conservation de l'état dans lequel le monument nous est parvenu. Il présente à Paris un premier projet, de mur-clocher parce qu'il lui semble qu'un édifice public doit comporter une horloge; la commission nationale des monuments historiques rejette ce projet comme donnant un signal trop faible. Il présente ensuite un deuxième projet, plus architecturé, inspiré de l'architecture gothique, également rejeté, comme le sera le troisième, de beffroi gothique inspiré des beffrois du nord de la France (sur ces projets, voir notre bulletin de 2017).

Le projet finalement accepté est la grosse tour que nous voyons aujourd'hui, reprenant les motifs de la claire-voie du premier étage du bâtiment (XIIe siècle), mais aussi inspiré des tours qu'on trouve en Toscane avec leurs mâchicoulis défensifs, inspiration justifiée par les liens avec l'Italie médiévale.

Le reste de l'édifice est traité dans une logique de restauration: renforcement des arcs, notamment de l'arc de passage; reprise des pierres abîmées; contreforts sur la façade sud de la tour; reconstruction des élévations ar-



Fig. 3. Maison romane aujourd'hui, façade est, vue prise du sud-ouest

rière (façade ouest) qui menaçait ruine, avec installation d'un escalier à vis, nouveau, desservant les deux étages. L'honnêteté intellectuelle de l'auteur se voit à son souci de marquer ses ajouts, bien visibles en façade, et de



Fig. 4. Sculptures de la façade est: Justinien, Adam et Ève

ne reconstruire que lorsqu'il y avait nécessité impérieuse.

Il faut, à ce propos, faire un sort à la légende de « faussaire » qui a longtemps poursuivi Viollet-le-Duc. Dans les années 1960-1970, des travaux universitaires se sont attachés à distinguer, dans les monuments qu'il avait touchés, ce qui était d'origine de ce qui datait du XIXe siècle. On a ainsi pu soupçonner que certains chapiteaux de Saint-Antonin étaient des copies (celui qui montre des sirènes), et que Viollet-le-Duc était peut-être l'auteur des sculptures de la claire-voie: la remarquable étude d'Anne Christine Caulliez a montré qu'il n'en était rien.

Il avait assurément une grande ambition de restaurateur (on le voit à Carcassonne, à Toulouse, et tant d'autres lieux), et aussi de formation des générations futures à la préservation du patrimoine: il écrit ainsi l'Histoire d'une maison, l'Histoire d'une forteresse, celle d'un Hôtel de Ville et d'une cathédrale à l'intention des jeunes lecteurs.

J'en viens à la présentation du monument tel qu'on le voit aujourd'hui. En rappelant, d'abord, ce qu'il a perdu de son emprise d'origine. Il faut imaginer un bâtiment plus grand, avec une cour arrière, à l'ouest, occupée plus tard par la halle, que prolongeaient les boutiques situées sous les arcades. C'est dans cette partie disparue que devait se trouver, par



Fig. 5. Peintures murales de la salle du 1er étage (disparues)

exemple, la cuisine de ce bâtiment habité, cuisine qu'on ne sait situer aujourd'hui. À l'est, la maison dressait sa façade sur la place du marché, alors un tout petit triangle comme souvent au Moyen Âge (comme était,

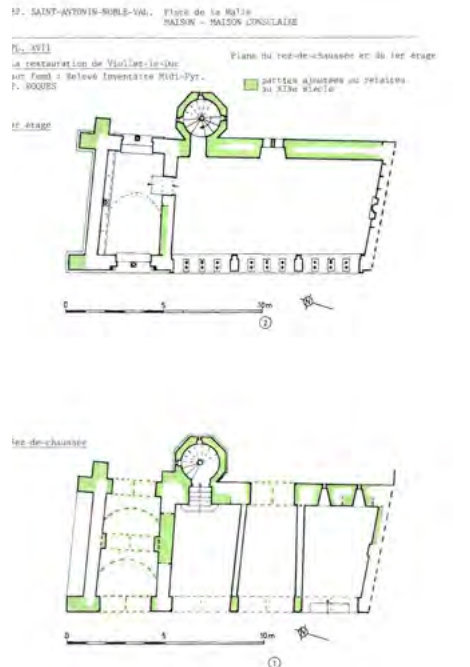


Fig. 6? Plans de Viollet-le-Duc (source: Inventaire)

par exemple, la place devant le portail de la cathédrale de Cahors).

Il faut ensuite parler de la distribution générale de l'espace, avec des arcades en partie basse, pour des boutiques; comme on peut en voir de nombreux autres exemples à Saint-Antonin, une tour, et au premier étage une grande salle, l'« aula »

L'aula, c'est au Moyen Âge, chez le curé de Montailouet jusque chez le roi de France, la salle où le seigneur du lieu reçoit les visiteurs pour traiter les affaires, publiques et privées. Dans la « maison romane » de Saint-Antonin, cette salle n'a pas, au XIIe siècle, de cheminée (alors rare); on se chauffait par brasero, on isolait le sol par de la paille, et, sans doute, avec la clairevoie, on préférait la lumière à la chaleur; il pouvait y avoir des volets, mais la vitrerie ne s'est développée qu'au XIIIe siècle. Des éléments décoratifs, on ne connaît, par un dessin qui en a été fait avant sa démolition, qu'un fragment d'une peinture murale

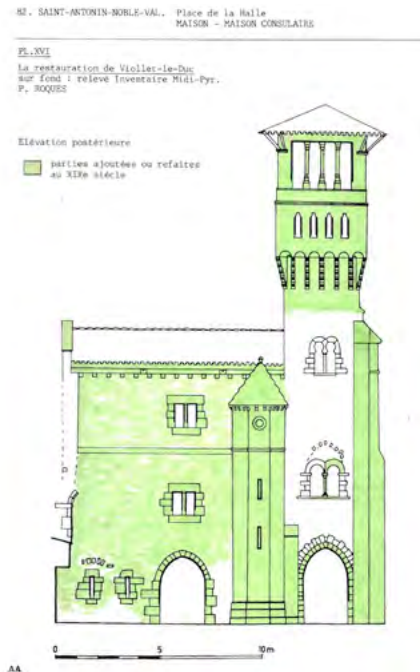


Fig. 7. La clairevoie et ses sculptures (photo Savva)

du XIIIe siècle, comportant les motifs de l'époque, des scènes avec des cavaliers, semblables à celles de la maison Muratet voisine.

Le second étage, avec ses trois fenêtres, a pu être cloisonné, par ces cloisons de bois comme dans les maisons Muratet ou Le Maréchal toutes proches. Il faut s'intéresser à la pièce de la tour jouxtant la salle du premier étage, avec une ouverture permettant la communication auditive (pour quelle fonction?). Lieu de délibéré, puisqu'on rendait la justice en audience dans la grande salle? Ou lieu d'archives?

Comment circulait-on dans le bâtiment? On sait où arrivait l'escalier extérieur, car Viollet-le-Duc a conservé dans la salle du premier étage la trace ou le vestige de la porte d'accès. Cet escalier jouait un rôle dans le cérémonial d'accueil des visiteurs par le seigneur du lieu. On entrait directement dans la grande salle. L'accès au second étage, aujourd'hui assuré par l'unique escalier à vis édifié par Viollet-le-Duc, se faisait à partir de l'aula par un escalier droit retrouvé par

l'architecte Lebrun dans l'épaisseur du mur arrière, qui menaçait et a dû être reconstruit.

Des communs, la cuisine, d'autres « chambres » pouvaient se trouver dans un corps de bâtiment en fond de cour, qui a sans doute disparu depuis longtemps et dont on ne sait rien: seules des fouilles archéologiques pourraient permettre d'en vérifier l'existence.

Tout cela suggère une maison normale de ce temps-là, comparable à d'autres maisons patriciennes du XIIe siècle. Avec la clairevoie, et ses sculptures, on en vient à ce que cette maison a d'exceptionnel au Moyen Âge.

La clairevoie, ou baie continue fractionnée par des trumeaux étroits ou des colonnettes, existait dans d'autres régions de France, à Cluny par exemple. Mais on trouve rarement un décor sculpté aussi abondant et de qualité que dans la maison romane de Saint-Antonin.



Fig. 8. Chapiteaux de la maison romane - De gauche à droite, puis de haut et bas: la colère; la médisance ou la calomnie; sirènes, oiseaux et serpents; l'impureté; la bestialité; les vices enchaînés. Cl. J-F Peiré / C/ Soula. Inventaire général. Publié dans *Mémoires de la Société archéologique et Historique du Tarn-et-Garonne* (source: Gallica. BNF).

Ce décor, en particulier la statue de Justinien, a intéressé les historiens du droit, après que Léon Pressouyre a identifié, à partir des dessins de Viollet-le-Duc confirmés par des photographies en couleur et en lumière rasante, l'inscription latine peinte sur le livre du personnage couronné, que l'on croyait indéchiffrable, écartant définitivement les interprétations antérieures (Salomon, Moïse, Charlemagne...). Il s'agit de la première phrase du code (« *Institutes* ») de Justinien: « *Imperatoriam majestatem non solum armis decoratam, sed etiam legibus oportet esse armatam...* » (La majesté impériale doit être non seulement parée de la puissance des armes mais également armée de la force des lois...). Hommage à l'œuvre du législateur et aux lois humaines, qui doivent tendre à rendre les hommes bons. Ce message donne le sens de la sculpture, et de la maison de justice qu'a été la maison romane. Le choix de Justinien est celui de l'empereur romain qui a codifié le droit au VI^e siècle, et était pour cela regardé comme le législateur par excellence. Le professeur Paul Ourliac a salué cette découverte, qui venait conforter les recherches des historiens du droit sur le retour du droit romain dans la France du midi au XII^e siècle.

Cette analyse est aussi confortée par l'iconographie des autres sculptures de la claire-

voie, statues et chapiteaux. On y trouve, comme au portail de bien des églises de ce temps, mais aussi comme au palais des Doges de Venise, la représentation des vices: colère, bestialité, médisance, impureté... auxquels répond celle des vices enchaînés. Je n'y ai longtemps vu que la reprise sans originalité d'une iconographie courante: à tort! C'est en reprenant le dossier en vue de la conférence d'aujourd'hui, que j'ai compris qu'en fait ce programme répondait parfaitement à l'intention du commanditaire, qui n'était pas de montrer des crimes sanctionnés par la loi, mais de signifier que les lois et la justice humaines pouvaient améliorer la nature de l'homme et l'amener à être bon. Sans oublier, sur un autre chapiteau, que cette justice est rendue au nom du roi, lui-même descendant du Christ...

Si on croise cette analyse avec le travail d'archive, on trouve dans le célèbre document de partage de la Vicomté de Saint-Antonin de 1155 des références semblables aux *Institutes* de Justinien, et la mention de la « maison neuve » de Pons de Graulhet, que des actes postérieurs permettent de reconnaître comme étant celle qui devient en 1313 la maison consulaire. Propriétaire non noble de la maison, Pons de Graulhet rend sans doute la justice comme vicquier du vicomte (lequel,



Fig. 9. Comparaison d'Adam et Ève (à droite) avec les sculptures de la salle des capitulaires de Toulouse (à gauche)

appartenant à la famille Lautrec, n'habitait pas Saint-Antonin). Cela ne nous dit pas, toutefois, si le choix du programme iconographique de la maison romane a été le fait de Pons de Graulhet ou des vicomtes.

D'autres éléments marquent, cette fois pour l'historien de l'art, le caractère exceptionnel de cette iconographie. La qualité de la sculpture est, comme le soulignait déjà Viollet-le-Duc, égale à celle de l'abbaye de Moissac. Le professeur Marcel Durliat voyait dans le pilier d'Adam et Ève un des plus beaux nus de l'art roman. On est en présence d'un maître qui maîtrise son art, dont on ne connaît cependant pas les autres œuvres, comme le plus souvent. On peut le comparer à d'autres, comme l'auteur des sculptures de la salle capitulaire de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse, qui taille ses figures en volume dans les angles du bloc, ou le maître du tympan de Moissac, pour le dessin des visages ou les bandes d'orfrois des vêtements.



Fig. 10. Bacin de l'ancien hôtel de ville de Saint-Antonin - reconstitution (source: Inventaire)

Il faut, enfin, parler des « bacini », ces céramiques placées sur la façade selon un plan régulier conçu dès la conception d'ensemble du bâtiment. Elles s'inscrivaient dans des cavités exactement taillées selon chacun de leurs profils, une technique qui a aussi été employée en Italie. Un fragment de bacino d'origine figure dans les collections du musée. L'inscription en caractères coufiques ainsi que son émail à l'étain à reflets métalliques permet d'en attribuer la fabrication à un atelier du sud de l'Espagne encore sous domination arabe. Ajoutons les deux colonnettes de bronze qui se trouvaient dans les fenêtres de la tour, l'une mentionnée par le récit de la prise de Saint-Antonin par les troupes de Louis XIII, l'autre attestée par les traces observées par Viollet-le-Duc, encore lui... De telles productions en bronze sont une rareté au XII^e siècle.

La « maison romane » de Saint-Antonin est bien un édifice exceptionnel. On connaît d'autres maisons de cette époque, avec des décors sculptés, à Albi, à Burlats ou à Cluny, mais aucune n'a un programme sculpté aussi cohérent et ambitieux, associé qui

plus est à des techniques de décor aussi rares. Elle nous laisse ainsi une question: pourquoi un décor si unique, dans une petite ville du Moyen Âge? ■

► [SAINT-ANTONIN-NOBLE-VAL] [MAISON ROMANE] [VIOUET-LE-DUC] [SCÈLLES M.]

Transcription de la conférence prononcée par Maurice Scellès le 18 août 2017 à Saint-Antonin.